

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Le temps relativement beau a amené aux courses de Deauville une foule élégante de Parisiennes en rupture de campagne. Personne n'a manqué au rendez-vous; aussi quelle foule dans les tribunes! Quelle cohue et quelle poussière! Les costumes frais et coquets dans leur couleur tendre et peut-être trop effacée, ne disaient plus rien au départ; et cependant que d'appréciations flatteuses ils avaient entendu murmurer à leur arrivée!

Nous n'avons rien remarqué de particulièrement nouveau en fait de toilettes; de jolies façons très enlevées, des tailles de guêpe, fines, si fines qu'en regardant ces femmes *menues*, hors nature, on est mal à l'aise, on souffre de les voir si serrées. Une couturière qui tient la corde dans la faveur des mondaines élégantes, me disait que certaines femmes en arrivaient, en se serrant, à gagner dix centimètres sur la grosseur de leur taille. Nous sommes encore ébahie de ce chiffre, dix centimètres! Ce que l'on gagne de finesse de taille, on le perd en grâce; la taille raidie n'a plus cette flexibilité qui en est le charme, les mouvements sont guindés, en un mot la démarche trahit la torture que l'on s'impose, et



2046

Costume d'intérieur en foulard crème à bouquets Pompadour, de mesdemoiselles Vidal.

pourquoi? Nous souhaitons que cette mode aussi nuisible à la santé qu'opposée à la beauté plastique soit vite abandonnée; notre amour-propre féminin y est engagé.

La marquise de G*** portait un costume Trianon du plus gracieux effet. La jupe en taffetas blanc, ornée d'un plissé et de volants en dentelle, était couverte par une seconde jupe en gaze de soie blanche, peinte de roses safran et rosées au feuillage sombre. Cette seconde jupe, plissée de larges plis couchés et rehaussée d'une dentelle, descendait jusqu'au dernier volant; elle était voilée par le drapé du Trianon qui s'enfuyait vers le pouf; la taille très cambrée, avec un bouffant chemisette tout papillonnant de nœuds et de dentelle, une manche demi-longue avec une engageante. Le chapeau en paille myrte au bord tendu en velours et croqué derrière par une masse de roses; une touffe de plumes myrte devant. Le long gant myrte, et

l'ombrelle en dentelle avec transparent rosé.

Nous avons encore remarqué le costume suivant porté par une jeune étrangère bien *parisianisée*, à en juger par sa toilette. Jupe en batiste de soie crème relevée de ruban de velours rubis foncé et enveloppée d'un voile de gaze drapé sur la hanche en un groupe de

plis retenus par un nœud de velours. Le corsage à pointe froncée à chaque devant, avec le bord jouant sur un plastron de velours ombragé d'une dentelle; la manche arrêtée au coude par un bracelet de velours. Chapeau en paille grenat, forme Henri III, un biais de velours et des ailes d'ibis montées en éventail. — Gants de Suède crème. — Bas de soie grenat et soulier mordoré. En-cas en surah grenat avec une poignée en vieux Saxe.

Autre costume qui fut très discuté : nous en parlons à cause de son originalité excentrique. Jupe en surah ponceau, couverte de chimères bronze rehaussées d'or; au bas est appliquée une haute et ancienne guipure; la tunique en guipure ancienne semée de paillettes en or et de pois en soie ponceau, forme des paniers très bouffants croisés devant et piqués de nœuds en velours. La longue pointe du corsage descend très avant sur la tunique, et celle du dos reçoit un chou en ruban de velours. Un fichu Marie-Antoinette, toujours en guipure, était chiffonné avec une grâce parfaite; les pans croisés maintenus par une touffe de boutons d'or monstres. — Bas de soie bronze et souliers découverts, avec une très petite rosette attachée par un bouton en caillou du Rhin. — Des gants de Suède naturel et un en-cas assorti à la jupe. Chapeau en paille bronze à calotte élevée; sur le côté, plumes vieil or et grenat, ombrageant une touffe de boutons d'or.

Voilà l'objet de la discussion; elle fut très vive, chacune tenant son avis pour le meilleur, comme il arrive toujours; on se sépara en se disant que son adversaire manquait absolument de goût.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE — CORSET ANNE D'AUTRICHE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Le corset Anne d'Autriche est coupé pour les tailles fines et longues, comme les veut la mode; les ressorts, les baleines sont si bien disposés qu'ils allongent et amincissent sans nuire ni à la souplesse ni à la grâce de la taille qui

semble moulée. Réserve d'abord pour les toilettes d'apparat, il est aujourd'hui approprié aux élégants costumes de ville. Quant à la ceinture Régente, c'est la coquetterie même; elle semble faite exprès pour les vaporeux et légers costumes de l'été; ses proportions mignonnes, son excellente coupe, sa grâce et sa souplesse conviennent à toutes les tailles et s'adressent à tous les genres de toilette. Ces deux corsets ont un égal succès auprès des femmes les plus difficiles à contenter.

TAPISSIER-DÉCORATEUR

M. Émile Bessonneau, ex-coupeur de la maison Krieger, 19, 21, rue de Charenton.

Les dessins de tenture que nous avons fait paraître dans divers numéros du premier semestre ayant été trouvés pratiques; nos abonnées, très satisfaites des travaux exécutés par M. Bessonneau, et désirant savoir si leur journal publiera encore des dessins de ce tapissier, nous leur annonçons qu'il paraîtra en octobre, novembre et décembre des dessins représentant diverses draperies de fenêtre, de glace avec cheminée et de lit. M. Bessonneau, dont le goût fait loi lorsqu'il s'agit d'ameublement, a créé de jolies décorations d'appartement en s'inspirant des types de styles anciens: Renaissance, Henri II, Louis XIV et Louis XVI. Les ameublements de fantaisie, sous son habile direction, prennent un caractère d'élégance artistique tout à fait comme il faut. Il se charge de l'installation des appartements les plus luxueux comme de celle des appartements plus modestes. Ses prix sont abordables pour toutes les fortunes. M. Bessonneau se met à la disposition de nos abonnées pour toute sorte de renseignements; renseignements qui peuvent être envoyés sur plan, avec un devis détaillé et le prix des façons. Il se charge de la pose et de l'installation des tapis, rideaux, rideaux-stores à l'italienne, garnitures de fauteuils, et se rend en province lorsque l'installation l'exige. Sur demande, il est envoyé des échantillons et des dessins de chaises, écrans, etc., etc. L'entente parfaite des combinaisons de couleurs, le mélange si à la mode des étoffes, leur disposition suivant les dessins brochés, la fantaisie qui se marie si bien à tout cela lorsqu'elle est guidée par un goût sûr, font le succès des ameublements de M. Bessonneau. Quelques-unes de nos lectrices nous écrivent qu'elles ont pu apprécier la vérité de nos renseignements par les travaux qu'elles ont confiés à ce tapissier, dont elles n'ont qu'à louer le travail.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63)

Costume d'intérieur en foulard crème à bouquets Pompadour. — Jupe en foulard coupée verticalement par des rubans en velours grenat. Une robe-princesse serrée par une ceinture à boucle, des devants rapportés et vagues s'ouvrant en paniers drapés de côté. Le relevé de la robe lui fait décrire des plis biaisés, et la partie inférieure, détachée de côté, se serre dans un passant en velours qui marque comme une tête ruchée. Des pans plissés en velours se mêlent au relevé de la robe-princesse. Collette pierrot en velours et col montant. Manche terminée par deux rangs de dentelle.

Costume en faille et satin gris mode ton moyen. — Jupe en faille bordée de plissés en satin; une broderie au passé est disposée en quilles séparées par des pompons en soie grise, qui forment colonne, le bord inférieur arrondi; des rangs de soutache pour encadrement. Une tunique en satin, croisée et chiffonnée devant, forme un drapé tombant qui recouvre les lés de derrière. Le corsage à pointe avec un col montant, un jabot de dentelle et des rubans dans le coquillé. Manche demi-longue ornée d'une dentelle et d'un nœud.



Palace aux Paris

4430

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de M^{me} BENOIT, S. r. d'Argenteuil - Stoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES.
 34, B^{ld} Haussmann - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier - Chaussures
 de la M^{me} KAHN, 61, r. Montorgueil - Machines à Coudre de la M^{me} H. VIGNERON, 70, B^{ld} Sebastopol.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4430

Costume en batiste écrue et dentelle.

La jupe en taffetas, garnie d'un plissé, est couverte de trois hauts plissés, rehaussés de dentelle et coupés de côté par des velours noirs qui passent à travers le dessus d'un pli creux. Polonaise froncée en chemisette à l'encolure et à la taille et drapée en panier et larges plis tombant. Chou en taffetas au bas de la taille. Flot de velours formé par la ceinture qui prend à la couture du dessous du bras. Col montant en velours, nœud à la manche terminée par une dentelle. — Gants en soie. — Bas de fil d'Écosse bleus. — Souliers en chevreau noir. — Chapeau en paille à large bord drapé de velours noir, fixé, ainsi que le bouquet de bluets par une cocarde en ruban de velours.

Costume en toile gorge de pigeon.

Jupe en taffetas, couverte de quatre volants dentelés, le bord



doublé en toile rouge; les volants froncés sont montés par une haute tête plissée qui se perd sous le bord du volant supérieur. Veste fuyant sur une chemisette plissée en batiste écrue, imprimée d'un dessin rouge et bleu, jabot de même; la chemisette serrée à la taille par une ceinture en toile, que retient une boucle fer à cheval. Au contour de la veste, une petite bande écrue festonnée en rouge. Manche demi longue terminée par un volant assorti à la chemisette et sur lequel rabat un plus petit volant en toile. — Bas rouges. — Souliers en chevreau noir. — Gants de Suède. — Chapeau en paille brune, garni d'une haute jarrettière en toile gorge de pigeon et d'un pouf de plumes roses. Le dessous de la passe tendu d'un plissé en toile. — Ombrelle en batiste pareille à la chemisette, avec une haute bande de toile au contour et une doublure rouge.

Costume en faille et satin gris mauve de ton mode, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CHRONIQUE



NOTRE société douillette, femmelette, ennemie de toute contrainte et de toute souffrance, ne cesse de faire des progrès dans l'art d'éviter les maux, en apparence les plus inévitables, de la vie. Depuis longtemps nous avons supprimé l'hiver, en nous transplantant, pendant deux mois, dans cette serre naturelle qui se nomme Nice. Restait à supprimer l'été. Nos amis, les Anglais, qui nous précèdent partout où il y a quelque chose de bon à prendre, y sont parvenus depuis plusieurs années par la découverte de l'Engadine.

L'Engadine est une terrasse de vingt-quatre kilomètres de long sur deux à peine de large, suspendue, pour ainsi dire, entre les glaciers qui séparent le canton des Grisons des plaines de la haute Italie. Elle est élevée en moyenne de dix-huit cents mètres au-dessus de la mer, autrement dit elle est exactement au même niveau que les cimes du Righi et de la Flégère, à mille mètres plus haut que Caunterets et la vallée de Chamounix, à six cents mètres seulement plus bas que l'hospice du Saint-Bernard. C'est vous dire qu'il y fait frais. J'avoue même qu'il y fait, selon moi, un peu trop frais.

Par les plus chaudes journées on peut se risquer à sortir sans manteau, et si l'on veut, en pleine canicule,

se donner le luxe de marcher dans la neige, on en trouve au pied du pic voisin, à vingt minutes de l'hôtel, de quoi satisfaire les plus exigeantes. Mais dès que le soleil est couché, ou plutôt quand il a disparu, longtemps avant l'heure réglementaire, derrière les chaînes de montagne qui entourent l'Engadine de leur paravent de glaces et de rochers, celles qui ont eu la bonne idée d'apporter leurs fourrures s'y plongent avec délices et regardent tranquillement grelotter les autres. Parfois, en sortant de chez soi, le matin, on a la surprise d'enfoncer le pied dans un tapis de neige tombé durant la nuit. Enfin les personnes pour qui la transpiration est le plus grand des maux de la vie peuvent venir ici avec l'assurance d'échapper à ce désagrément.

La première chose que fait le touriste en arrivant dans ce paradis de la fraîcheur, c'est d'y prendre un rhume formidable. La seconde, c'est d'y attraper un coup de soleil non moins réussi. On ne rencontre que gens éclatant en étternuements sonores ou affligeant les regards par un visage tuméfié, écarlate, douloureux, dont la peau se détache par morceaux comme le papier d'un appartement humide.

D'ailleurs il n'est pas, en Europe, de pays offrant des points de vue plus magnifiques. Mais l'Engadine est déjà, comme toute la Suisse, la proie de Sociétés financières régulièrement constituées pour l'embellissement et l'entretien des pics, des cascades, des glaciers, des précipices. Tous les sentiers sont sablés, en attendant qu'on y fasse des trottoirs en asphalte. Sur chaque sapin un petit écriteau, orné d'un  vous annonce que vous trouverez dans cette direction la plus belle vue du monde et un déjeuner excellent] à 3 francs 50 centimes. Au sommet de chaque cime, au pied de chaque moraine, le voyageur est sûr de rencontrer un cabaret, avec des bancs peints en vert, un billard et un tir au pistolet. Et quand il arrive halestant, éperdu d'une admiration anticipée, au terme d'une ascension de plusieurs heures, ses yeux sont surpris par la vue d'une affiche rose, collée sur un bloc de granit, et promettant une récompense à qui rapportera un châle oublié la veille au même endroit par une Anglaise distraite par son enthousiasme. Quant à moi, je puis affirmer que je me suis trouvée un jour sur le glacier de Morteratsch, avec un colporteur qui vendait des rubans, des guimpes et des bonnets. Ce brave homme, à l'exemple de la plupart des habitants de ce pays, ne parlait que la langue romane. Autrement dit, il ne comprenait ni le français, ni l'allemand, ni l'anglais, ni l'italien. Je n'ai donc pu, malgré une curiosité bien légitime, apprendre de lui à qui il comptait débiter sa galanterie. Car le mot : galanterie se peint ici sur les devantures des boutiques et veut dire, comme dans notre vieux français, ce qui sert à rendre une femme *galante*, c'est-à-dire parée.

Il en est de même du mot *Délicatessen*, qui signifie : choses délicates, c'est-à-dire bonbons, gâteaux, douceurs.

O le charmant pays, mesdames, que celui où la galanterie et la délicatesse peuvent se trouver pour de l'argent!

Mais ce qui le rend moins charmant pour ceux qui ont, comme moi, la pudeur de l'enthousiasme, c'est l'affluence du public. Ces spectacles infinis, majes-

teux, grandioses, demanderaient à être admirés dans le silence et la solitude, et non au milieu d'un groupe d'Allemands qui écorchent vos oreilles de leur idiome ingrat, en même temps qu'ils menacent vos pieds de leurs gigantesques chaussures. Il est vrai que les Allemands sont chez eux ici, mais ne pourrait-on leur faire comprendre qu'il serait de bon goût de leur part de rester à la maison, tandis que nous venons, nous autres, admirer les beautés de leur pays? Il y a de grands seigneurs, à Rome et à Florence, qui ouvrent aux étrangers leurs musées et leurs galeries. Les voyez-vous, pendant ce temps-là, encombrer leurs salles et prendre les meilleures places? Non. Ils se tiennent dans leurs appartements, et tout le monde leur en sait gré...

Mais pourquoi, me direz-vous, chères lectrices, êtes-vous allée dans l'Engadine si c'est pour y critiquer, de parti pris, les personnes et les choses? Qui vous forçait à faire ce voyage? Que ne restiez-vous à Paris où vous couriez la chance, il est vrai, par cette charmante saison, d'attraper des rhumes, mais où vous étiez certaine, du moins, de n'avoir rien à redouter des coups de soleil?

Un peu de patience, mesdames, vous viendrez ici vous-mêmes, ou du moins un bon nombre d'entre vous, car l'Engadine est en passe de devenir à la mode. La mode, vous ne l'ignorez pas, règne sur les glaciers comme sur les chapeaux. Eh bien, le Giessbach commence à être fort démodé; le Righi devient horriblement provincial; le lac des Quatre Cantons tombe de jour en jour, et la vallée de Chamounix n'est plus guère demandée que par les Anglais et le quartier Saint-Denis. Assez d'Oberland bernois, place à l'Oberland grison, à l'Engadine, qui a cet avantage que, pour y parvenir, il faut douze ou quinze heures de diligence, les chemins de fer n'y venant pas. (Que serait-ce, mon Dieu! s'ils y venaient!)

Oui, le temps n'est pas éloigné où il sera aussi indispensable à nos grandes élégantes, pour *rester dans le chic*, de passer trois ou quatre semaines d'été en vue du glacier du Roseg, à l'ombre des pins de Saint-Moritz ou sur les bords du Silser-See, qu'il leur est obligatoire de posséder leur villa d'hiver à portée de la promenade des Anglais, ou de la terrasse de Monte-Carlo.

Déjà j'ai aperçu madame de Pourtalès à l'hôtel Victoria, à Saint-Moritz. A la table aux trois cents convives de ce grand caravansérail, aussi luxueux et aussi cher que le Continental, la blonde comtesse faisait tache par sa simplicité de bon goût parmi les élégances italiennes, allemandes et anglaises qui l'entouraient.

A l'hôtel Kulm, le rival du Victoria, on fait plus de toilette encore et l'on danse tous les soirs au son d'un orchestre composé d'artistes de la Scala, de Milan. Le jour, tout ce beau monde fait des excursions à pied, à cheval et surtout en voiture. On se promène en bateau sur le lac; on va, à une heure de distance, rendre visite aux amis installés, faute de place, ou par goût, à Pontresina, dans les élégants hôtels *Saratz* et *Roseg*. On va goûter dans les charmants villages de l'Engadine qui portent déjà des noms italiens : Celerina, Silvaplana, Isola, Maloggia. On monte aux chalets qu'on aperçoit là-haut, posés sur des plaques de verdure, à

l'abri des rochers, comme d'énormes champignons éclos au lendemain d'une nuit pluvieuse. On mange de la crème; ah! quelle crème! Il est vrai qu'elle se vend plus cher qu'à Paris, car les deux ou trois mille habitants de l'Engadine, obligés, jusqu'ici, de s'expatrier pour aller montrer au loin des marmottes, ont compris, en fort peu de temps, le parti qu'ils pouvaient tirer des huit ou dix mille étrangers qui escaladent leurs montagnes pour venir voir les marmottes chez elles, ce qui coûte infiniment plus cher. Le niveau des prix est presque aussi élevé, déjà, que celui du sol. Seulement ce dernier reste stationnaire, tandis que la note de la moindre auberge atteint des altitudes toujours croissantes, sous prétexte qu'elle vous est présentée par un monsieur en habit noir. Car il faut bien remarquer ceci :

C'est qu'un hôtelier qui viendrait réclamer, en simple veste, huit ou neuf francs pour un dîner, fût-il irréprochable, serait repoussé sur toute la ligne. Tandis que si les prétentions les plus illégitimes s'appuient sur le port d'une queue de morue, il devient de mauvais goût de soulever la moindre réclamation. Et voilà pourquoi, durant la belle saison, la Suisse met son habit noir, au moment où Paris ôte le sien.

C'est même un coup d'œil assez curieux que de voir ces fils des montagnes, tirés à quatre épingles comme un membre du Club après sept heures du soir, s'incliner jusqu'à terre devant des touristes râpés, défaits, délabrés, qui leur mettent, d'un air digne, de l'argent dans la main, alors qu'on pourrait croire, au costume, que ce sont ces derniers qui vont en recevoir.

Ils sont d'ailleurs, ces touristes, bien amusants à observer, parfois. Les uns cherchent la mise en scène. On les aperçoit, le matin, à la porte des hôtels, étudiant des effets de torse et cambrant leur mollet dessiné par un bas de laine. Leurs semelles garnies de crampons ressemblent à des herses; leur *alpine-stock* est un tronc d'arbre sur lequel ils s'appuient

dans une pose sculpturale. A leur chapeau décoré d'une fleur d'edelweiss sont attachées les lunettes noires destinées à préserver les yeux de l'éclat des neiges. A leur épaule est suspendue la hachette d'acier qui leur servira à se tailler un chemin dans la glace. Ils n'ont rien oublié : ni la longue vue, ni la gourde, ni la boussole, ni le baromètre, ni la pharmacie de voyage. Pour un peu plus ils se chargeraient d'un brancard destiné à rapporter leur propre cadavre du fond des précipices. Et sur les jolies femmes qui passent, ils laissent tomber leur regard voilé, mais intrépide, où se lit l'adieu du gladiateur partant pour l'arène :

Celui qui va peut-être mourir vous salue.

Comme contraste avec le *touriste poseur*, il y a le *touriste sans le savoir*. Vous le rencontrez à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer en chapeau haut de forme, bottines à élastiques, redingote, tel qu'il a quitté, la veille, son bureau ou son étude, et s'appuyant sur un méchant parapluie, sans plus s'émouvoir que s'il gravissait les buttes Montmartre. Celui-là aura parcouru la Suisse entière dans une semaine. C'est pour lui qu'on a fait les chemins de fer de l'Uetli, du Righi, du Mont-Cénis et du Saint-Gothard, en attendant ceux de la Jungfraud et du Mont-Blanc.

Mais celui-là est le touriste vraiment intéressant. Ces huit jours vont donner du ton à ses poumons débilités par l'air appauvri de Paris, reposer ses yeux fatigués par l'écriture et les chiffres, rafraîchir sa poitrine épuisée par les fatigues de l'audience, de la consultation, de la classe. Son intelligence va se reposer, son cerveau se détendre, ses nerfs s'amollir. Peut-être, à ces huit jours, devons-nous, l'an prochain, un beau discours, une belle découverte, un beau livre.

Et vous, chères lectrices, vous saurez bon gré à l'Engadine si vous lui devez, pour l'année qui vient, de meilleures chroniques de
CONSTANCE.

TOUT DU LONG

(SUITE)

V



Le temps fit encore un pas, un pas long de quelques années. Ces années passèrent lentement pour le colonel Arvain gagné de jour en jour par des infirmités précoces; mais elles glissèrent d'un léger vol sur la tête de ses filles, absorbées et distraites par leurs études et par leurs jeux.

Gertrude y mêlait cependant d'autres devoirs et d'autres plaisirs : elle accomplissait de son mieux le programme filial et maternel tracé par elle-même. Si son âge la laissait inhabile encore à diriger la maison

paternelle, du moins lisait-elle chaque soir avec intelligence le *Moniteur de l'Armée* pour son père, qui se reposait les yeux; si elle restait fort inférieure à mademoiselle Justine dans les détails domestiques, en revanche elle était de première force au bezigue, à la grande joie du colonel, qui aimait ce jeu arithmétique. Chacun a ses faiblesses.

Quant à Mimi, elle s'attachait à son aînée de jour en jour davantage... à sa manière; c'est-à-dire qu'elle se laissait consciencieusement gâter de plus en plus.

De même qu'elle disait jadis : « Ma sœur n'est pas coquette : je peux gâter ses robes; ma sœur s'ennuie des poupées, je l'en débarrasse; ma sœur n'aime plus les fraises, je mange sa part! » De même elle s'illu-

(La suite à la page 68.)

N° 1. Bonnet en gaze orientale rose lamée argent.

Un carré de gaze est chiffonné en bonnet; une pointe tombe derrière et les deux de côté viennent s'y perdre; ellesserrent un fond que l'on pique de quelques points; la pointe de devant se noue en travers et s'enfuit sur le fond. Au contour, une dentelle relevée devant par l'agrafe formée par la pointe.



N° 1. Bonnet en gaze orientale rose lamée argent et dentelle crème.

N° 2. Bonnet-pouf en gaze crème, garni de dentelle et de ruban bleu.

Un rond en gaze est froncé au contour et monté à un poignet en gros tulle, que couvre un ruban attaché de côté sous un pouf de coques. Deux rangs de dentelle, un peu relevés devant, s'étagent au bord.

N° 3. Watteau en mousseline blanche doublé de foulard rose et garni de dentelle.

Ce Watteau se taille, pour le dos, sur celui du patron découpé donné le 11 août. Le devant est vague, froncé à l'encolure et à la taille, de manière à dessiner deux bouffants allongés. Au contour des paniers une haute dentelle qui remonte en jabot; grosse ruche à l'encolure. A la manche, froncée à l'épaule, une draperie et un volant de dentelle; le transparent rose fait manche courte.



N° 4. Costume en satinette loutre unie et appliquée de tresse crème. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

N° 5. Fichu en gaze crème avec dentelle se prolongeant en spirale.

Un carré de gaze, les pointes

arrondies, se plie en fichu et se drape de quelques plis; le biais forme naturellement une encolure un peu ouverte. Au bas du fichu monter une dentelle dont le surplus, à chaque devant, se prolongera en spirale; elle sera maintenue sur une bande de gaze. Herbes folles et fleurettes piquées de côté.

N° 6. Costume en satinette loutre unie et appliquée de tresse crème.



N° 4. Fichu en gaze crème avec dentelle en double spirale.

à l'encolure; derrière, un col carré rabattu sert de dessous à la dentelle qui s'arrête au plastron, d'un côté, sous une cocarde en ruban, à droite, sous un bouquet de cerises. Un second rang de dentelle est monté au bord du col; il descend en spirale, le long du plastron, et les deux côtés se réunissent à la pointe sous un bouquet de cerises; le bas tombe en coquille.



N° 3. Watteau en mousseline blanche orné de dentelle.



N° 7. Costume en batiste. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 6. Costume en satinette loutre unie et appliquée de tresse crème.

Jupe en satinette plissée de plis couchés et d'un large pli creux qui forme le milieu du tablier, ensuite une quille brodée de tresse crème, puis un pli creux; après ce pli, les autres plis sont couchés. Une draperie en satinette unie très pouffonnée derrière avec un long pan-ceinture de côté; le bord inférieur dentelé est bordé



N° 5. Fichu en dentelle et gaze piqué de bouquets de cerises.

de tresse. Corsage à gilet crème brodé de papillons or et bleu, à basque postillon; devant, une broderie en tresse crème, une ruche à l'encolure avec deux rangs de dentelle en rabat. A la manche ronde, bracelet dentelé aux deux bords.

N° 7. Costume en batiste à fines rayures marine et grises, pour jeune fille.

Jupe en taffetas ou satinette,



N° 2. Bonnet-pouf en gaze crème garni de dentelle et de ruban bleu.

garnie de deux grands plissés appliqués, au bord, d'une dentelle bisé. Tunique-princesse très enlevée à gauche, les plis ramassés en groupe sous un volumineux chou en ruban de satin marine. Cette tunique, qui couvre le côté droit de la jupe, a un cordon de choux en ruban, posé diagonalement, qui maintient les plis du relevé; le pouf est gracieux et s'arrête au bas du second plissé. Corsage à col montant, un chou sur l'épaule gauche. Manche ronde perdue dans la manchette du gant de Suède.

N° 8. Costume en serge grise garni de velours ponceau.

Jupe plissée verticalement et garnie, au dessus de l'ourlet, de sept rangs de velours ou de tresse ponceau large d'un centimètre. Tunique bordée de trois rangs de velours large de deux centimètres et relevée de côté par un groupe de plis cachés sous des coques qui forment pouf; deux longs pans, ornés de velours, accompagnent les coques. Corsage à basque ronde ornée de trois velours; le pouf s'agrafe sur le dos. Devant, prenant de l'encolure ouverte, qui se garnit d'un grand col rabattu et fuyant, se monte, par des fronces, une sorte de chemisette en surah rouge, si la garniture est en velours, en andrinople si elle est en tresse; le bord inférieur s'élargit, se fronce et se retourne à l'envers où il se maintient sous la basque par des agrafes. A la manche un parement bordé d'une ganse et garni de velours.



N° 8. Costume en serge grise garni de velours ponceau. De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

sionnait encore sur d'autres sacrifices accomplis chaque jour à son profit; et son inconscient égoïsme gagnant d'heure en heure, elle s'emparait de cette jeune vie facile au dévouement, comme les plantes parasites s'assimilent la substance du tronc qu'elles envahissent. Elle en arrivait même à une possession exclusive, tyrannique! et la jalousie, cette ivraie des affections, qui croissait dans son champ, s'y montrait déjà d'une assez belle venue.

Un matin, le colonel, en s'habillant, vit une sanglante huée lui flotter sur la vue; quelques jours après, comme si son cheval se fût soudainement dérobé, il ne put rester en selle qu'avec un effort; la semaine suivante, il éprouva des pesanteurs de tête, des fourmillements étranges dans les membres, un trouble général. Ces avertissements l'émurent: il demanda sa retraite.

Cette requête inattendue causa au ministère une vraie stupeur; de tels hommes sont rares, même dans l'armée où les grands caractères abondent pourtant! Le passé du colonel répondait d'un avenir qui pouvait être long encore; et lui-même reniait presque ce passé, lui-même brisait cet avenir!

On lui opposa mille objections; il les réfuta obstinément, et son immuable volonté s'accomplit.

Son adieu au régiment fut bref comme un coup de sabre et silencieux comme une douleur vraie... les troupes n'en comprirent que mieux la navrante éloquence et plus d'une grosse larme qu'on oubliait de cacher roula sur les moustaches grises.

Mais ce n'était pas le régiment seul qu'il fallait quitter... c'était aussi le drapeau, le drapeau troué de balles! le drapeau noirci de poudre! le drapeau décoré comme un soldat! le drapeau symbole d'honneur et de patriotisme!

Il avait flotté sur maints champs de bataille, triomphant ou malheureux, mais toujours digne d'honneur; à la grande ombre de ses plis, le colonel s'était vu lui-même grandir et s'élever de grade en grade; il lui semblait qu'ils fussent devenus solidaires l'un de l'autre, qu'ils se confondissent enfin dans un même tout: le drapeau-homme, l'homme-drapeau! et voilà qu'un immense déchirement, une séparation suprême devenait inévitable et que l'heure en sonnait!...

Elle tinta comme un glas, un matin de décembre, à l'église prochaine.

Une compagnie sortit de la caserne, la tête basse et le pas lourd. Le capitaine était pâle; les soldats marchaient d'un air morne; les tambours eux-mêmes semblaient voilés d'un crêpe... La compagnie s'arrêta devant la maison du colonel Arvain; le porte-drapeau y entra visiblement ému; on eût dit qu'il accomplissait une exécution ou qu'il présidait à un enterrement...

Debout dans un salon, le colonel attendait.

Cachées dans l'embrasure d'une fenêtre, ses filles assistaient à cette scène avec une vague terreur... Les pressentiments disent quelquefois vrai.

Le colonel salua pour la dernière fois son drapeau... et tous deux se séparèrent.

En face de la maison logeait le nouveau chef du régiment. Au seuil de sa porte, les tambours battirent un ban; l'épée du colonel traça dans l'air un imposant salut et le drapeau s'engouffra dans le vestibule obscur.

C'était fini.

Au dehors, le givre suspendait aux ramures des stalactites fondantes; le vent éparpillait les masses d'un brouillard froid; les corbeaux croassaient en voletant avec bruit, et les mendiants, avec le nez rouge et les lèvres bleues, faisaient entendre, au coin des rues, leurs gémissantes mélodies.

Cette journée d'hiver commençait lugubrement... elle devait finir de même.

La nuit vint prématurément, sinistre, empressée; dès quatre heures, les becs de gaz allumés trouèrent le brouillard comme de rougeâtres lucioles; le verglas s'abattit sur le pavé; plusieurs accidents se produisirent.

A cinq heures, le colonel qui avait demandé sa lampe depuis longtemps, travaillait encore seul en fermé dans son cabinet.

Les enfants, le cœur serré, n'osaient troubler sa solitude et attendaient qu'il appelât comme de coutume.

A six heures, elles crurent entendre un bruit mat sur le parquet et s'approchèrent de la porte fermée.

Elles s'étaient trompées sans doute... le silence régnait derrière cette porte.

A sept heures enfin Barbenu frappa et, sans attendre une réponse, il pénétra chez son maître en disant de sa voix de basse-taille:

« Monsieur est servi. »

Mais un cri terrible lui échappa, le seul peut-être qu'il eût poussé de sa vie, un véritable rauquement de bête fauve...

Étendu à terre, immobile et déjà froid, le colonel était mort!...

Madame de Fontadègue emmena Mimi chez elle... Mimi ne comprenait pas. Un anxieux effarement dilatait ses pupilles; une angoisse inconnue lui serrait le cœur et lui bandait le front; mais l'enfant n'avait pas vu la mort jusque-là, et l'horrible clarté ne pouvait se faire encore.

« Papa dort, n'est-ce pas? disait-elle à la marquise tout le long du chemin, papa dort, n'est-ce pas? mais il se réveillera bien sûr quand il n'aura plus sommeil. »

La vieille dame ne répondait à l'enfant que par de silencieux baisers; la voiture continuait son roulement assourdi par la neige qui tombait; puis la petite fille se ravissant:

« Non, papa ne dort pas, reprenait-elle: quand on dort la poitrine se soulève, et l'on a des couleurs sur les joues, n'est-ce pas? Papa est plutôt évanoui comme ma sœur le jour où... Ah! mon Dieu que j'ai eu peur cette fois-là! cela flambait si vite!... »

La marquise jugeant cette digression favorable y poussait l'enfant.

« Gertrude s'est dévouée pour vous, ce jour-là, Mimi!

— Oh! madame, Gertrude n'a jamais peur; elle est faite comme ça. Mais, voyez-vous, c'est papa qui m'a éteinte pour tout de bon; Gertrude n'aurait pas pu. Pauvre papa!... Mais c'est qu'il est très évanoui, madame, très évanoui!... On lui frottera les tempes avec de l'eau de Cologne, n'est-ce pas? »

Madame de Fontadègue avait voulu aussi emmener Gertrude. La résistance de l'enfant fut d'abord douce et gémissante; mais, comme la vieille dame insistait,

ses grands yeux s'allumèrent d'une étrange énergie; elle redressa vivement sa taille affaissée par la douleur, elle écarta les mains du mort pour y emprisonner les siennes; et sous l'étreinte glacée de ce cadavre qui la protégeait contre de nouvelles instances, elle dit d'une voix vibrante :

« Je ne quitterai point papa! »

Elle avait vu la mort... Elle se souvenait.

Un mugissement humain sortit en même temps d'un coin sombre.

« Elle ne veut pas quitter son père; entendez-vous, madame! Et me voici pour la garder consécutivement. Sans vous commander, madame la marquise... par file à droite, s'il vous plaît! »

Ils restèrent seuls auprès de ce mort dont l'âme en s'exhalant avait imprégné la chambre d'une atmosphère d'autre monde; l'enfant déjà chrétienne regardant d'un œil fixe par delà la tombe, les ombres glorieuses qu'elle croyait entendre lui parler; le soldat soudainement vieilli de vingt années, ployant sous le rude coup et pleurant avec bruit....

De longues heures se passèrent dans cette immobilité, dans ce silence, dans ces ténèbres à peine traversées par la lueur des cierges... puis la nature imposant ses droits vainquit la volonté de Gertrude... elle s'endormit, les cheveux épars sur l'oreiller du mort en murmurant à l'oreille qui ne pouvait plus l'entendre :

« Je vous le promets, papa : Ce sera toujours ma petite fille; et je la rendrai heureuse... »

De lugubres apprêts l'éveillèrent bientôt. Elle poussa un cri terrible, et, cette fois, le sapeur lui-même l'emporta comme un oiseau léger dans ses deux bras de fer.

Les parents du colonel arrivaient, il en vint du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest; car le capitaine de Jolibois, le commandant Panorioux et le lieutenant-colonel Vantamil avaient télégraphié dans toutes les directions; aussi le conseil de famille fut-il facile à constituer.

Mais, comme toutes les assemblées délibérantes, il eut ses agitations et même ses tempêtes; et vraiment ce n'était pas tempêtes dans un verre d'eau, bien que leurs éclats ne franchissent pas le seuil du salon où se discutait le sort des orphelines.

« La tutelle appartient naturellement à la famille paternelle! décrétait un monsieur en lunettes dont le teint jaune révélait un tempérament bilieux.

« La famille maternelle verrait dans cette décision une atteinte portée à ses droits, une preuve de défiance, une insulte portée à ses sentiments de délicatesse, d'honneur, de... »

Ce monsieur sanguin que sa véhémence étranglait quelque peu, dénouait sa cravate... comme si elle en était cause.

Un orateur plus calme reprenait en sous-œuvre sa phrase interrompue, et les débats se poursuivaient sans amener de solution.

« Messieurs, mes amis, mes parents, dit enfin le Bourguignon d'un tempérament mixte où la lympe dominait. Cependant, messieurs, mes amis, mes parents, j'en suis pour la conciliation! Entendons-nous, arrangeons-nous, que chacun y mette du sien, je vous en conjure! faisons-nous de mutuelles concessions, et...

— Il ne s'agit pas de nos amours-propres à sauve-

garder, interrompit un forestier de l'Ardèche, mais des intérêts des orphelines. La question est-elle là? Oui ou non? »

Évidemment la question était là. Chacun le reconnut, et les parties désarmèrent... pour le moment. Il résulta de cet armistice une entente générale, une paix définitive dont les conditions furent :

1° La tutelle officielle, judiciaire, légale confiée au doyen des Arvain, celui de Bordeaux, qui était sourd, impotent et nonagénaire.

2° La garde des enfants remise à la famille maternelle représentée par madame Dutroguard d'Escol qui, en épouse disciplinée, consulta son époux des yeux avant d'accepter cette charge.

Le mari remua automatiquement la tête du haut en bas, et sa femme dit :

« J'y consens! »

Oui, vraiment elle le dit de sa propre bouche, avec sa propre langue et sa propre voix; elle le dit elle-même tout comme si M. Dutroguard d'Escol n'avait pas l'habitude de parler pour elle!

Elle consentit joyeusement et ne devait pas le regretter, bien que sa maternité adoptive ne s'annonçât point d'une heureuse manière.

Mimi, enfermée dans une douleur farouche, ne pouvait comprendre le départ sans retour de son père; elle réclamait sa présence avec des colères folles d'enfant gâtée et repoussait sans un remerciement les avances faites pour l'appriivoiser.

Gertrude plus pâle que ses draps, échevelée sur son petit lit où elle s'agitait en proie au délire de la fièvre, Gertrude fredonnait la retraite du régiment qu'elle entremêlait de versets funèbres bizarrement dénaturés.

« Si elle allait mourir! se disait la sœur de sa mère assise à son chevet. »

Et la bonne tante prenait dans ses deux mains les mains de la petite malade, l'exhortait au calme et lui prodiguait de compatissantes caresses.

C'était en vain : l'enfant ne s'apaisait point, chantonait toujours et demeurait brûlante, les lèvres sèches et l'œil en feu.

Et madame Dutroguard d'Escol se désolait de plus belle!

En vérité, il y avait de quoi!

Cette vie de femme assez déshéritée au début s'était faite un peu tard :

Madame Élise Dutroguard d'Escol, en son nom Élise Fauvel, avait passé son enfance, son adolescence, sa jeunesse... et même un peu plus, entre une mère infirme et un père impotent. La mère gémissait incessamment qu'elle en eût ou non le sujet; le père ne décollerait pas sans qu'il fût besoin de provoquer ses explosions; tous deux étaient nés vieux; on ne les avait jamais connus autrement, et le temps ne les rajeunit pas, ce qui ne peut étonner qui que ce soit.

Un personnel assez nombreux de serviteurs ne leur suffisait point : une religieuse uniquement occupée de leurs santés moroses eût renoncé bientôt à ces impossibles fonctions si elle les eût exercées pour le seul amour de ces revêches malades; un médecin qui les visitait chaque jour en perdit la tête et tomba dans l'hébétément. Mais cette jonchée de victimes ne les désarmait pas, et des holocaustes de plus agréable

odeur étaient naturellement voués à l'autel des sacrifices :

C'étaient leurs propres filles.

Comment l'une d'elles, plus heureuse qu'Iphigénie et que la fille de Jephté, put-elle échapper au sort fatal? On n'a jamais éclairci ce mystère. L'annonce de son mariage avec le brillant officier qui fut bientôt le colonel Arvain ne rencontra d'abord que des incroyables; mais il fallut bien y croire en assistant à la bénédiction nuptiale. A vrai dire, chacun attendit jusque-là.

L'officier emmena sa femme aussitôt; il l'emmena même fort loin, aussi loin que possible. Qu'on lui pardonne ce rapide enlèvement: la jeune femme y devait si bien trouver son compte!

Elise demeura seule entre les feux croisés de puéries doléances, de récriminations amères et de colères sans causes; atteinte continuellement par les mitrailleuses de droite comme par les mitrailleuses de gauche, elle se fit de jour en jour plus petite afin d'offrir le moins de prise possible aux projectiles, et cette habitude de rétrécissement, d'annihilation même qui entravait son développement moral l'aurait maintenue dans une puérile timidité de pensées, de désirs, de sentiments qui appartient d'ordinaire au premier âge de la vie, si la mort de ses parents ne l'eût obligée à se mouvoir d'après ses propres impulsions.

Elle éprouva tout d'abord un étonnement, un embarras qui manquaient absolument de charmes. Que faire de cette volonté toute neuve et comment s'en servir? Elle n'osait vraiment la sortir du fourreau comme ces armes inconnues dont les enfants ont peur.

Aussi l'étonnement général arriva-t-il aux proportions d'un ahurissement véritable quand elle brandit cette volonté comme une épée flamboyante au soleil, pour vaincre la résistance opposée par ce qu'il lui restait de parents à son mariage avec le beau Népomucène Dutroguard d'Escol, un fonctionnaire d'administration très secondaire qui prenait sa retraite avant le temps.

Pourquoi donc ces parents-là se montraient-ils si peu accommodants? M. Dutroguard avait à peine ébauché ses études, c'est vrai; mais qui eût osé l'accuser d'incapacité originelle: il cuisinait si habilement le calembour! l'usage du monde lui manquait bien un peu; mais ce n'était point sa faute; il rachetait d'ailleurs ce petit désavantage par une assurance imperturbable qui l'élevait à la hauteur de toutes les circonstances... et même plus haut. Enfin M. Dutroguard d'Escol, pour avoir écorné sa fortune par tous les côtés à la fois, n'en était que plus intéressant: on ne pouvait du moins lui reprocher ni sécheresse d'âme ni parcimonie.

« C'est un grand cœur »! affirmait Elise.

Pour loger ce cœur volumineux, il fallait évidemment beaucoup de place; aussi la nature s'était-elle mise en frais de matière: quel large torse! quelles longues jambes! quelles mains! quels pieds!... Un seul des deux eût couvert facilement une raisonnable feuille de chou.

Et les accessoires donc!

Les cheveux: une forêt! la barbe: un maquis! les dents: trente-deux coquillages nacrés! les joues: deux pivones! et les yeux... tout ce qu'on voudra.

Cet imposant amas de chair, ce type aussi plantureux que puissant est l'idéal de certaines femmes... de certaines femmes éthérées, vaporeuses, tout nerfs et tout azur même! Oh! mystères insondables de la nature!... explique celui-là qui pourra.

Elise était de ces femmes.

Son cœur vierge se fondit à la vue de ces cheveux de Samson, de cette barbe de sapeur, de ce buste d'Hercule, et l'amour en déborda comme un fleuve révolté à sa première inondation. Ce pauvre cœur prenait sa revanche d'un endiguement si long! Ce cœur enfin eût voulu se décupler, se centupler pour aimer Népomucène davantage! ou plutôt il aurait voulu multiplier Népomucène en beaucoup d'éditions...

Des enfants! des enfants! tel était l'ardent désir de madame Dutroguard d'Escol; des enfants qui ressembleraient à leur père! des enfants qui auraient ses cheveux! des enfants qui auraient sa voix! des enfants qui auraient sa taille! des enfants qui auraient son grand cœur! des enfants! des enfants!...

Parenthèse: si le cœur de M. Népomucène Dutroguard d'Escol était moins grand que ne le croyait sa femme, il était du moins pacifique et bon. Cela ne vaut-il pas autant en ménage?

Des enfants!... Elle en rêvait chaque nuit; elle y pensait tout le jour; elle en parlait sans cesse.

Maintes fois, prenant son désir pour la réalité, la pauvre Elise conçut d'adorables espérances. Elle gratifia tout venant de ses heureuses confidences; elle broda des petits bonnets dans lesquels le poing de son mari ne serait pas entré; elle acheta même un berceau!

Déceptions! la maison restait sans enfants et le monde se moquait d'Elise. Le monde est bien dur.

La pauvre femme, revenue enfin de ses illusions, devait avec joie se réfugier dans une maternité d'emprunt. Elle parvint peu à peu jusqu'au cœur de Mimi, et Mimi s'apprivoisa; elle fit tomber, à force de soins, la fièvre de Gertrude; le délire fut remplacé par une somnolente prostration, et le médecin permit enfin le départ de sa jeune malade pour le petit castel des Flèches qui devait remplacer la maison paternelle.

VI

Pourquoi ce nom des Flèches? Probablement, dira-t-on, parce que le manoir ayant pour seigneur M. Népomucène, et pour châtelaine madame Elise, se hérissait de tourelles aiguës, de lanternes élancées, un Chambord en miniature?

Non vraiment: tout y était massif, carré, plat, et les cheminées seules en dépassaient quelque peu la toiture.

Les étymologistes indigènes, ayant inutilement fouillé dans les vieux titres moisis, se mettaient en frais d'imagination à ce sujet: l'un attribuait ce nom perçant à la grande quantité des peupliers qui, de tout temps, émaillaient ce pli de terrain comme autant de flèches de verdure; l'autre en voyait l'origine dans le voile épais de ces plantes aquatiques nommées flèches d'eau dont les plis ondulaient sur l'étang voisin; celui-ci... mais comme ils se trompaient tous, probable-

ment, peu importe leur opinion. La nôtre est que l'origine de cette appellation ne mérite ni tant de recherches ni tant de conjectures et nous l'abandonnerons à ses ténèbres pour nous occuper du château lui-même, bien que cette qualification aristocratique fût également une cause de discussions dans le pays.

« Château ! » disait aigrement un hobereau ruiné, qui achevait de mourir de faim derrière des douves sans eau et des tourelles découronnées; « château ? » ni le bout d'un fossé, ni l'angle d'une tour ! Joli château, vraiment !

« Cela un château ! » ricanait un industriel enrichi qui remplaçait par des vitraux colorés toutes les vitres de ses fenêtres, et remplissait sa maison d'antiquités fabriquées la veille; cela un château ! qu'on y trouve seulement un bahut Louis XII, une cheminée Charles IX, une crédence Henri III et je troque mon vitrail moyen âge contre un mareschal d'aujourd'hui ! »

« Un château ! » soulignait... Mais ici encore l'opinion publique nous met peu en souci; et le « château » nous intéresse moins que ses habitants.

A l'heure où ce récit recommence, les uns prolongent les rêves de la nuit dans le silence de leur alcôve, bien que le premier *angelus* ait depuis longtemps sonné; les autres, matineux par nécessité ou par goût, se sont levés assez matin pour voir la dernière gelée blanche de la saison couvrir la campagne environnante.

Parmi ces derniers se distingue madame Élise, ses cheveux grisonnants soigneusement lissés sous un bonnet de mousseline à rubans, sa robe de chambre de flanelle aux teintes vives atténuant sous ses plis flottants la richesse de sa taille; elle a complété, par un accroche-cœur sur la tempe, cette toilette matinale qui doit charmer le regard de l'époux à son réveil; mais le sens de la vue ne sera pas le seul flatté chez lui; une délicieuse odeur de chocolat vanillé se répand dans sa chambre où pénètre Élise, un plateau dans les mains, et le palais de Népomucène aussi va se réjouir.

L'homme-idole ouvre ses paupières encore chargées de sommeil; il étire ses grandes jambes sous les couvertures et ses gros bras hors du lit, et tout en poussant un bâillement qui découvre deux formidables

rangées de dents très blanches toujours, il demanda :
« Quel temps fait-il ? »

— Froid, très froid; il a gelé cette nuit encore; l'hiver n'est point fini. Aussi feras-tu sagement de te prémunir à l'intérieur contre le vent du Nord si tu veux sortir ce matin, mon chat aimé. »

Le chat aimé, ne demandant pas mieux que d'être sage ainsi, laissa donc sagement sa femme émettre quelques tranches de pain grillé dans un bol vaste comme une soupière, poser le bol sur une table et approcher cette table du lit; alors, avec la même sagesse, il prit en main, sa cuiller à lui, qui avait les proportions d'une louche ordinaire, et se mit à manger non moins sagement, avec l'attention que méritait cette occupation de première importance.

La tendre Élise le regardait faire avec une admiration naïve. A la bonne heure ! cela pouvait s'appeler manger ! Quel signe de force ! quelle puissante organisation ! Ce n'étaient ni ce gringalet de M. des Mazes, le châtelain du Treil, ni cet orgueilleux M. Godillard entre sa gastralgie et ses bahuts qui auraient fonctionné ainsi les yeux à peine ouverts.

« Là ! fit-elle quand la dernière goutte de chocolat se fut abimée dans les profondeurs stomacales du bien-aimé; là ! je suis tranquille maintenant ! tu pourras attendre le déjeuner sans inconvénients. Rends-toi pour finir la digestion et quand tu voudras te lever, sonne : je viendrai nouer ta cravate. »

Elle quitta la chambre non sans se retourner pour sourire au plantureux enfant gâté, dont les paupières se refermaient déjà; et, dans le corridor, elle rencontra mademoiselle Justine qui avait suivi ses jeunes maîtresses au château des Flèches.

« Comment vont mes enfants ? lui demanda-t-elle en soulignant ces mots « mes enfants » qui lui faisaient illusion.

— Je suppose qu'elles dorment toujours, car je n'entends aucun bruit chez elles, et je n'ose y entrer dans la crainte de les déranger.

— Et si elles étaient malades ?... Je trouve Gertrude si faible encore !... Vous m'étonnez, Justine, par vos singuliers ménagements. »

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de l'Énigme du numéro du 18 Août : la lettre R.



Les Patrons suivants seront donnés en Septembre :

Le 1^{er} Septembre. — Patron découpé : Matinée.

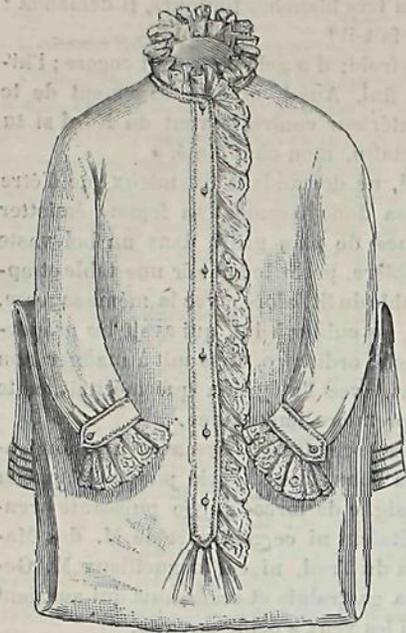
Le 8 Septembre. — Patron découpé : Corsage à basque-gilet rapportée.

Le 15 Septembre. — Corsage amazone. — Jaquette. — Robe d'enfant. — Casaque, costume en foulardine.

Le 22 Septembre. — Vêtement d'automne en lainage uni et damassé.

Le 29 Septembre. — Un Supplément de travaux : Corbeille de bureau drapée de peluche brodée. — Tapis en drap. — Nappe, serviette, dessous de tasse à thé en tissu de coton brodé. — Nappe pour petite table, même genre.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4430,
et le patron découpé d'une chemise de nuit en surah crème, page 72.



Chemise de nuit en surah crème
(patron découpé).



S. H., enlacés.
Plumetis et point de sable.

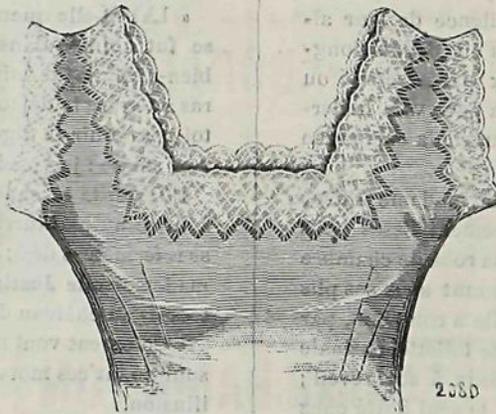


Chemise de nuit en surah
blanc.

Chemise de nuit en surah
crème. — Façon princesse. A
l'encolure une ruche de den-
telle; devant, le long de la
fente, on pose une longue patte
fixée par un point anglais, des
boutonniers festonnées et une
dentelle en jabot. Le bas de la
manche se fronce dans un poi-
gnet patte. Une dentelle en
manchette. Le bas de la che-
mise est garni de trois fins
plissés en surah.

Chemise en surah bleu
pâle. — Forme princesse. Le
décolleté carré découpé en
dents de scie, appliquées sur
une haute valenciennes par
un point de cordonnet genre
échelle. L'entournure décou-
pée de même avec dentelle.

Chemise de nuit en surah
blanc. — Plastron bouillonné
sur lequel rabattent des re-
vers garnis de dentelle, re-
vers qui finissent en pointe
au bord du plastron. Un
grand col arrondi avec den-
telle au contour; manche
ornée d'un bouillonné et
d'une dentelle. Nœud à l'en-
colure.



Chemise en surah bleu pâle.

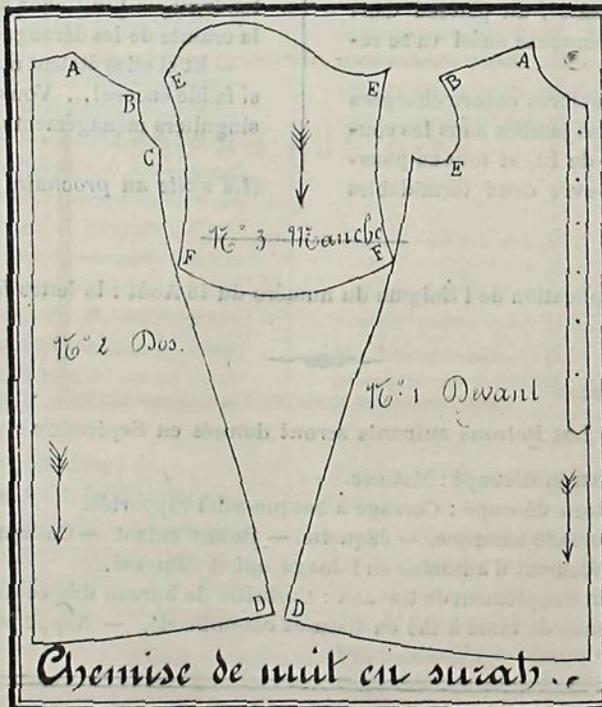
Explication du patron
découpé.

- 1, Devant avec la patte po-
sée.
- 2, Dos.
- 3, Manche.

Ce modèle emploie trois mè-
tres dix centimètres d'étoffe en
soixante centimètres de lar-
geur. Ce même modèle se fai-

en percale et se garnit de
bandes festonnées ou bro-
dées à l'anglaise. Réunir le
devant et le dos à la cou-
ture du dessous du bras;
faire celle de l'épaule. Tail-
ler une bande de huit centi-
mètres de large, remplis com-
pris; la couper en pattes au
bord inférieur et la poser le
long de la fente, à partir de
l'encolure; l'arrêter au bas
et faire tourner à la patte le
jabot de dentelle. Sur cette
patte se font les boutonniers;
le côté gauche de la
chemise croise sur celui de
droite, sous la patte; on y
pose les boutons. La man-
che se fronce; on pose un
poignet-patte, au bord
duquel se monte une den-
telle.

C. L.



Chemise de nuit en surah.

Détail tracé du patron découpé.